mauvais temps consiste à les disposer en *croix* que l'on construit de la manière suivante : On place, sur une partie élevée du billon, deux gerbes opposées l'une à l'autre et disposées en ligne droite, de manière que les épis de l'une des deux couvrent ceux de l'autre. On place ensuite deux autres gerbes disposées de même, mais formant un angle droit ou une croix sur le milieu des premières : ces quatre gerbes ont ainsi leurs épis réunis au centre de la croix. On place ensuite deux autres gerbes couchées verticalement au-dessus des deux premières, puis deux autres au-dessus des deux gerbes qui forment l'autre branche de la croix. On ajoute un troisième rang de quatre gerbes disposées de même, de telle sorte que la croix se compose de douze gerbes superposées trois par trois les unes aux autres, et dont tous les épis sont réunis au centre qui se trouve un peu plus élevé de manière que les quatre gerbes du rang supérieur ont une légère inclinaison du centre vers le dehors. On surmonte le tout d'une treizième gerbe que l'on renverse sur le centre de la croix, les épis tournés vers le bas, et arrangés symétriquement des quatre côtés. Si ces croix sont construites avec soin, les gerbes peuvent y supporter des pluies même assez prolongées, sans éprouver aucun dommage.

Une troisième méthode s'est introduite depuis quelques années, dans certains cantons de la Normandie. Elle consiste à lier le blé en gerbes, un peu avant sa complète dessiccation, et, au lieu d'amonceler ces gerbes en tas ou en croix, à en placer 8 ou 9 debout, l'épi en haut, un peu écartées par le pied, afin que le vent ne les fasse pas tomber, et rapprochées par le haut. Pour les contenir en un seul faisceau et leur servir de couverture, on place dessus, comme un chapeau, une gerbe du blé le plus long, liée près du bas de la tige, et dont on écarte régulièrement les épis tout à l'entour. Ces tas sont désignés dans l'arrondissement du Hâvre sous le nom de *cosaques*.

Grange et meule (meulon.)

Dans beaucoup de pays, on conserve les grains en gerbes dans des granges : dans d'autres, on en fait des meules exposées à l'air. Cette dernière méthode présente des avantages qu'on ne peut méconnaître. Lorsqu'une meule est bien faite, le grain est entièrement à l'abri des ravages des souris, qui font tant de dégats dans les granges ; il s'y conserve sain pendant beaucoup plus longtemps, et peut, sans inconvénient, y rester plusieurs années ; il court aussi moins de risque de s'altérer, lorsque la récolte a été rentrée sans être parfaitement sèche. L'usage de loger les gerbes dans les granges présente cependant d'importants avantages : dans les saisons pluvieuses, il est bien plus facile de décharger les gerbes à l'abri des intempéries ; et il en coûte beaucoup de frais pour revêtir les meules d'une toiture en paille, si l'on veut les mettre complètement à l'abri des pluies. On a aussi les gerbes plus sous la main pour le battage, dans les granges que dans les meules. Sans doute, la dépense de construction des granges est considérable ; mais celui qui peut faire cette avance y trouve certainement de l'économie, car les frais annuels de construction des meules dépassent l'intérêt du capital mis en construction de granges. Depuis longtemps déjà, on élève en Angleterre la plate-forme en bois sur laquelle repose la meule, sur six piliers en fonte : de cette manière, le grain est entièrement à l'abri des souris.

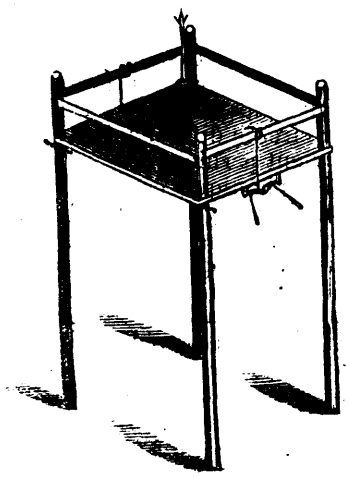
Autant et même plus que les meules de foin, les meules de gerbes demandent à être construites sous la direction d'un homme qui en ait bien l'habitude. L'infiltration de la pluie dans une meule peut causer d'énormes pertes, et il n'est pas sans exemple qu'une meule mal faite n'ait présenté, quelques mois après la moisson, qu'une masse de blé germé et de paille qui n'est plus bonne même pour litière. Ici la bonne volonté ne suffit pas : il y faut de plus la pratique et l'expérience.

Plusieurs personnes dans les environs de Montréal ont essayé l'année dernière les

Granges allemandes

qu'ils appellent des *Garibaldi*, je ne sais trop pourquoi.

Ces constructions réunissent à peu près les avantages des granges et des meulons. Pour les construire on plante à quatre pieds, des pôteaux en bois rond, longs de 25 à 30 pieds. Dans ces



pôteaux, on perce à 18 pouces d'intervalle des trous d'un pouce de diamètre. On les plante solidement puis on les réunit à la tête par des liens de 4 pouces sur 6. Ces pôteaux supportent une légère couverture, en planches ou en paille, que l'on hausse et baisse à volonté au moyen de deux rouleaux, et de cordes comme ceux dont on se sert pour les charrettes à foin. Le comble étant monté à la hauteur voulu on le supporte sur des chevilles en fer placées dans les trous des pôteaux. Ces constructions sont très peu couteuses, et si on les place sur différentes parties de la terre elles servent d'abris aux animaux dans le pâturage et permettent de serrer la récolte dans bien moins de temps qu'il en faudrait pour la charroyer aux bâtiments.

Compter les gerbes.

Tout cultivateur qui comprend l'avantage de se rendre compte des résultats de ses opérations, doit tenir une note exacte du nombre des gerbes qu'il a récoltées pour chaque espèce de grains, en faisant en sorte que les gerbes soient aussi égales entre elles qu'il est possible. Ces notes doivent indiquer le nombre des gerbes produites par chaque pièce de terre, ainsi que le lieu où elles ont été déposées, si on a plusieurs granges, ou si on a des meules concurremment avec la grange : chaque meule portera un numéro, et on indiquera le nombre de gerbes que chacune contient. Tout cela se fait très-facilement, au moyen d'un tableau disposé par colonnes, dans lesquelles on n'a à inscrire, chaque jour, que quelques chiffres. Par ce moyen, dès qu'il a commencé à faire battre, un cultivateur soigneux peut déjà se faire une idée approximative assez exacte du produit de ses récoltes, ce qui peut lui être fort utile pour diriger sa conduite.

Il est quelques cantons où l'on charge l'orge et l'avoine sans les lier en gerbes ; mais c'est un usage qu'on doit laisser aux négligents.

Récolter le lin.

Le moment de récolter le lin destiné à produire de la filasse est celui où les feuilles jaunissent le long de la tige ; on l'arrache alors, on le lie par poignées qu'on réunit en paquets de trois, par un seul lien placé près des têtes, et on dresse les paquets sur le sol, en écartant les poignées par le pied. Cette méthode est bien préférable à celle de laisser le lin en javelles sur le sol, parceque, lorsqu'il survient des pluies, une partie des tiges éprouvent déjà une espèce de rouissage, qui fait que, lorsqu'on fait rouir le tout, l'opération marche fort inégalement, en sorte qu'une partie est déjà fort avancée, lorsqu'une autre n'est pas encore assez rouie.

Au moment où l'on arrache le lin, les graines sont encore vertes et tendres dans les capsules ; lorsqu'elles sont bien sèches, ce qui arrive ordinairement au bout de huit ou dix jours, on les sépare, soit en battant la tête de chaque poignée sur un billot avec un morceau de bois un peu pesant, soit en la faisant passer entre